

René Lévesque, *Attendez que je me rappelle...*, Montréal, Québec/Amérique, 1986, 525 p.

Gérard Bergeron

Number 11, Winter 1987

L'État privé

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/040556ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/040556ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (print)

1918-6584 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergeron, G. (1987). Review of [René Lévesque, *Attendez que je me rappelle...*, Montréal, Québec/Amérique, 1986, 525 p.] *Politique*, (11), 176-182.  
<https://doi.org/10.7202/040556ar>

**René Lévesque**, *Attendez que je me rappelle...*, Montréal, Québec/Amérique, 1986; 525 p.

Allez donc critiquer, selon un mode conventionnel, un livre politique dont la simple annonce de la sortie constituait un événement pour ainsi dire «historique». Le livre dont l'auteur, personnage de premier plan en toute récente retraite, restait l'espèce de phénomène politico-médiatique qu'il avait été pendant un quart de siècle... Enfin, le livre dont le lancement (au sens fort) a occupé presque tous les espaces disponibles d'une saison littéraire... Ce fut un marketing-happening débordant de toutes parts et même le potentiel de la maison d'édition qui fut à l'origine du beau coup d'audace...

Un succès de cette dimension, dans de telles conditions, vaudrait d'être disséqué par une longue analyse de psychologie socio-politique, mais que ne pourrait pas contenir cette rubrique bibliographique. Avec tout le bien mesuré que je pense de ce livre et le respect justifié, que je porte à son auteur, on doit partir de cette évidence: les qualités de l'un et de l'autre ne peuvent expliquer toute l'ampleur de ce triomphe de librairie. Il était pour ainsi dire acquis et programmé avant même la connaissance du produit, encore inachevé. Fort opportunément publicisée, l'annonce d'un avaloir de \$ 100,000 (mise doublée par un éditeur de Toronto, à la suite d'une surenchère) pour un livre qui commençait à s'écrire et qui devait paraître dans moins de huit mois avaient

de quoi commencer à créer un *climax*. Mais l'initiative d'un éditeur matois et fonceur aurait-elle suffi à déclencher un tel engouement, d'ailleurs durable, si l'auteur-sujet du livre n'entretenait pas depuis toujours avec «le Québec» ces intenses affinités, nullement secrètes, et qu'on retrouverait au fin fond du petit mystère?

Bon. Il faudrait tout de même parler du livre. Tous les articles de presse qui lui furent consacrés dans les deux langues signalaient divers degrés de «déception» pour l'absence de «révélations» notables. (L'avertissement en avait été fait dès avant la parution, ce qui n'a pas semblé avoir enrayé la poussée d'une douzaine de milliers de commandes d'avance, phénomène encore inédit.) Contre l'universalité des critiques, j'opinerais plutôt pour la souveraineté totale d'un auteur sur cette question de l'établissement des bornes de sa discrétion volontaire. Surtout lorsqu'il écrit si peu de temps après «les événements», et se trouvant en possession de tellement de «secrets» qui sont finalement si peu d'intérêt public, il a le droit le plus strict de s'imposer une large zone de réserve prudentielle. Quelqu'un, peut-être même l'auteur, en dira davantage plus tard? En attendant, honni soit qui mal y pense!

Je dirais même que le premier chapitre («Partir») évoquant les circonstances de la sortie politique est presque de trop (moins les quatre dernières pages sur «un petit pouvoir que j'avais rencontré»: j'y reviendrai). Cette pénible introduction trahit l'inconfort psychologique et stylistique d'un homme hier encore placé au cœur d'événements collectivement graves et, pour lui, plus d'une fois déchirants. Comme il s'était imposé un devoir de non-dire plus impérieux qu'une permission de pouvoir-dire, une simple note liminaire à ce propos eût été plus appropriée. Comme tout le monde a lu le livre, nul besoin d'en fournir un résumé détaillé.

C'est la partie des souvenirs qu'on pourrait appeler «gratuits», soit tout ce qui précède l'entrée en politique à l'âge de 37 ans, qui est de loin la plus intéressante. On est sous le charme à

l'évocation de l'enfance et de la vie de famille à New Carlisle. Les récits de l'adolescence et de l'entrée précoce dans l'âge mûr deviennent passionnants, surtout pour qui compte autant d'années que l'auteur et peut se souvenir en transposant des éléments et périodes de sa propre vie. Un caractère tranché s'affirmait plutôt que ne se dessinait une vocation chez ce futur *drop out*, comme il le dit de lui-même (ayant passé moins d'un an à l'université). Nous ne lisons certes pas un grand livre de mémoires ni d'autobiographie, mais une excellente narration de souvenirs riches se démêlant. Ils se livrent selon un mode mi-confidentiel et leur ton est aussi direct que la vie elle-même. Quelle revanche, en effet, contre «ces vieux copains qui soutiennent que j'écris encore plus mal que je ne parle, même quand je parle bien» (p. 19)! Oui, nous apprenait-on dans le temps au collège, «Écrire comme on parle — pourvu qu'on parle bien». Double idéal, difficilement accessible...

Avec le quatrième chapitre, voici, comme en un diptyque s'ouvrant, la vie publique. Les 40 dernières pages ne ferment pas mieux l'ouvrage que le premier chapitre ne l'ouvrait, et pour les mêmes raisons. Quant à devoir se retenir à ce point, il eût mieux valu couper court, ajourner en renvoyant «la suite à un prochain numéro» (d'autant que la taille de l'ouvrage était déjà imposante, que l'auteur était à bout de souffle au terme de l'échéancier infernal que l'éditeur despote avait imposé). Cette partie ressortissant au domaine de notre discipline requiert une considération particulière.

j'admets que ne s'y trouvent guère de ces «révélation» tellement désirées par beaucoup de curieux qui n'étaient pas tous journalistes. Tout de même, quelques «admissions» valent d'être rappelées. Oui, il eût été préférable de ne pas remporter les élections du 13 avril 1981, si on avait su la suite; ou, après le «nocturne de novembre» (1981) marquant la victoire constitutionnelle de Trudeau, Lévesque admet avoir «fait appel à toutes les ressources du vocabulaire» et qu'ainsi de «tels emportements»

(p. 448, 449) ont précipité la crise de leadership du tournant 1981-1982; oui, encore, il aurait peut-être mieux valu quitter la direction du parti plus tôt puisque le cœur n'y était plus et que la décision en avait été intérieurement prise trois mois auparavant.

Rien de bien sensationnel non plus quant aux jugements portés sur les personnalités. Claude Ryan et Pierre-Elliott Trudeau pourraient se disputer la première place comme cibles de la hargne persistante de l'auteur; il réserve peut-être sa sérénité pour d'autres circonstances. Robert Bourassa, le jeune disciple de 1966, est à peine égratigné, certes pas dévisagé. L'estime profonde vouée à Jacques Parizeau et Camille Laurin survit allégrement à quelques fléchettes. Claude Morin, Claude Charron, Yves Duhaine et quelques autres reçoivent des témoignages de considération; et tandis que Rodrigue Tremblay est proprement exécuté, Yves Bérubé est littéralement louangé. D'autres personnalités, fort diverses, reçoivent aussi des appréciations flatteuses: le «doc» Prudhomme et Jean «Johnny» Rougeau, Judith Jasmin et André Laurendeau. Sur une question somme toute secondaire, son successeur fait l'objet d'une mention, unique et cérémonielle: «M. Pierre-Marc Johnson» (p. 56). Il est de ces concisions qui font songer... (En passant, déplorons l'absence d'un index onomastique dont ce n'est décidément pas le fort à Québec/Amérique.)

Comme *lévesquologue*, naturellement je lisais en me demandant quels ajouts ou corrections j'aurais pu apporter à *Notre miroir à deux faces: Trudeau-Lévesque* si j'avais eu alors à ma disposition *Attendez que je me rappelle...* — Très peu de modifications comme par exemple, assez souvent peut-être, de parler à l'indicatif alors que je l'avais fait à l'interrogatif ou au dubitatif, et avec nouvelles citations à l'appui. J'aurais sans doute tenu compte aussi de l'ordre de priorité des questions retenues par la mémoire significativement sélective de l'auteur, avouant ne pas travailler d'après dossiers (tout de même ces 25 pages d'annexes...). Pour l'essentiel, cette

lecture n'aurait pas incité à altérer la physionomie générale de la «face» Lévesque devant celle du vis-à-vis (lequel, en passant, n'annonce toujours pas des mémoires politiques, ni quelque texte autobiographique).

Divers passages d'*Attendez...* sont d'un intérêt certain pour les pratiquants de notre discipline. D'abord, et par dessus tout, ces quatre pages (p. 57-62) d'une belle franchise sur le «p'tit pouvoir (variante du p'tit bonheur) que j'avais rencontré»: une véritable pièce d'anthologie sur l'exercice de la fonction gouvernementale par son premier responsable, témoignage qui est aussi une rarissime denrée dans nos collections de textes sur le pouvoir, défini ici comme «le commencement de l'occasion d'avancer...» Du même ordre et d'un intérêt presque égal, ce passage très circonstancié sur la formation du premier cabinet en 1976, cette «tapisserie de Pénélope» (p. 375-380), ou encore cet autre sur Lesage comme «grand chef de gouvernement» (p. 251-252). La grande réussite de vie de René Lévesque — avant ce super-best seller — c'est sans doute d'avoir pu, lui, l'individualiste forcené, se donner un grand parti et d'en avoir forgé un organe de gouvernement pendant une dizaine d'années. Il faut encore le lire sur l'instrument, «mal nécessaire», des partis dont il va jusqu'à proposer dans leurs statuts une clause de disparition «au bout d'un certain temps» (p. 289-290)! Sur l'homme et les valeurs qui l'animent, on relèvera des beaux passages sur la jeunesse et l'éducation, l'histoire et la langue (p. 83-87, 92-93). Et bien d'autres encore, comme au sujet du pacifisme et de son fédéralisme... mondial (p. 153-156), ou sur le nationalisme, «lorsqu'il veut dire racisme ou fascisme» et qui, alors, «est vomissant» (p. 271).

De tels passages font oublier l'allure de hâte générale de l'ouvrage. La construction d'ensemble présente le caractère d'un très bon brouillon qui, les circonstances ayant été moins pressantes, aurait pu normalement se transformer en une excellente version finale. Les passages déjà signalés, qui disent trop et pas assez,

auraient dû sauter (et, probablement, aussi, les annexes, prévues pour faire l'économie de développements — toujours ce manque de temps!). On a même parfois l'impression de collages mal amenés, comme ces extraits de journal, au début et à la fin de l'ouvrage. Mais malgré tout, il faut dire « Bravo » pour le contenu tel quel et pour la célérité de l'écriture et de la confection s'il n'y avait vraiment pas d'autre occasion pour l'auteur de se décider à « se replacer dans sa propre continuité » (p. 9).

Comme la preuve est maintenant faite que l'écrivain René Lévesque est de même classe que le communicateur oral, on peut espérer que ce qui manque encore dans l'œuvre d'un acteur-témoin à ce point privilégié nous soit livré par écrit un jour de sa propre convenance et sans ce rythme d'enfer (quitte à mettre sous scellés des « secrets » qui seraient encore trop lourds à livrer, à l'intention des historiens du futur). À ma connaissance, aucune critique n'a évoqué l'intention manifeste de l'auteur de ne pas nuire à son *propre* (ô combien!) parti. Ce n'est pas lui qui aurait dit: « Après moi, le déluge!... » et c'est tout à son honneur.

J'ai hésité avant de consentir à cette conclusion: le phénomène assez ahurissant d'*Attendez que je me rappelle...* est avant tout un *acte d'amour*. Oui, d'amour de l'unique acteur historique pour « son » Québec, lequel le lui a bien rendu en répondant par une sollicitude curieuse avec effet de contagion dans l'affection. Sans doute que ce fait fera époque dans l'histoire de ce qu'un langage technocratique appelle nos « industries culturelles ».

Au tout début de l'entreprise comme l'apprenti mémorialiste s'étonnait de l'intérêt qu'il continue de susciter dans les médias, il s'entendit répondre pas un journaliste: « Peut-être est-ce parce qu'au fond, on vous aime bien ». — « Maintenant, oui », répliqua-t-il (La Presse canadienne, les journaux du 24 janvier 1986). Amour et épreuve, la sagesse populaire en a fait cette espèce de dicton: « C'est là (dans l'épreuve) qu'on reconnaît ses vrais amis ». Je noterai au passage cette déclaration de stoïcisme intellectuel:

«Je suis ainsi fait, d'ailleurs, que plus ça va mal, plus j'ai d'ordinaire l'impression de retomber dans mon élément» (p. 431).

Il n'y a certes pas de «recette» pour confectionner un best seller d'une telle dimension. Mais il y a bien un moyen d'y parvenir, mais un seul: devenir René Lévesque et l'écrire ensuite! Pour expliquer la spectaculaire victoire électorale du 13 avril 1981, le chef du PQ, constatant que «les gens étaient visiblement contents de nous revoir», se demande si «cette chaleur cachait-elle quelque chose comme une intention de nous consoler? Peut-être un vague remords s'était-il installé dans de nombreux esprits depuis le triste soir du 20 mai 1986» (p. 425).

Ce serait une hypothèse éminemment plausible, que d'autres ont affirmée avec plus d'assurance à l'époque. Il conviendrait même de l'étendre au colossal succès de librairie d'*Attendez que je me rappelle...* (Songez un peu, ces 150,000 copies vendues en quelques mois dans le seul Québec, c'est 15 millions à l'échelle de la France.) L'acte d'amour d'un public, entre nous pas tellement porté à la lecture, aurait aussi eu quelque chose de réparateur... Et cette dernière considération est moins loin de l'*analyse* politique, qu'on serait peut-être enclin à le penser d'abord.

Gérard Bergeron  
École nationale d'administration  
publique